

ARTHUR MEYER

Du GAULOIS et PARIS-JOURNAL

RÉDACTION

2, Boulevard des Italiens, 2

DE DEUX HEURES À MINUIT

ABONNEMENTS

Paris. Département. 5 fr. Un mois. 16 fr. Trois mois. 48 fr. Six mois. 96 fr. Un an. 192 fr.

Étranger. 6 fr. Un mois. 18 fr. Trois mois. 54 fr. Six mois. 108 fr. Un an. 216 fr.

Trois mois (Union postale). 38 fr.



# Le Gaulois

H. DE PÉNE

Rédacteur en Chef

Du GAULOIS et PARIS-JOURNAL

ADMINISTRATION

2, Boulevard des Italiens, 2

DE DEUX HEURES À MINUIT

ABONNEMENTS, PETITES ANNONCES

RENSEIGNEMENTS

9, boulevard des Italiens, 9

ANNONCES

M. CH. LAGRANGE, CEF & C<sup>o</sup>

6, PLACE DE LA BOULÈRE, 6

Et à l'Administration du Journal

## LE ROI D'ITALIE A BERLIN

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE

AGITATION EN RUSSIE

L'ÉTAT DE SIÈGE EN AUTRICHE

L'EMPRUNT ET L'OCCUPATION

LE GÉNÉRAL BAKER

LA SANTÉ DE L'EMPEREUR GUILLAUME

Le roi d'Italie à Berlin

Berlin, 31 janvier, 6 h. 10.

La visite du couple royal italienne à la cour impériale est absolument décidée.

Le roi Humbert, la reine Marguerite et la princesse de Naples arriveront ici le 2 mars prochain, pour prendre part aux fêtes qui auront lieu le 22 à l'occasion du quatre-vingt-septième anniversaire de la naissance de l'empereur.

Leurs Majestés italiennes seront logées au Vieux Château.

A l'ambassade d'Italie, on a déjà commencé les préparatifs commandés en cette circonstance.

Événements d'Espagne

Madrid, 31 janvier, 6 h. soir.

Je suis autorisé à vous dire que la nouvelle, donnée par le *Figaro*, que le roi Alphonse aurait, sur le conseil de Monsieur le comte de Paris, chargé M. Canovas del Castillo de former le ministère, est absolument inexacte. Monsieur le comte de Paris est demeuré tout à fait étranger à la solution de la crise ministérielle.

M. Canovas a accepté l'invitation au dîner que lui offre le baron des Michels, ambassadeur de France. Le baron des Michels a annoncé à M. Elduayen, ministre des affaires étrangères, que M. Silvela, le nouvel ambassadeur d'Espagne à Paris, était agréé par le gouvernement français, qui lui ferait le plus cordial accueil et s'efforcerait de resserrer les liens qui unissent la France à l'Espagne.

Ainsi que vous l'avez annoncé, le maréchal Serrano quittera l'Ambassade d'Espagne à Paris à la fin février, le 13.

On assure que les élections législatives et sénatoriales auront lieu les 20 et 27 avril, et que les Cortes se réuniront le 20 mai.

Le parti de M. Zorrilla paraît très découragé. On parle d'un nouveau manifeste révolutionnaire de M. Zorrilla, en vue duquel le gouvernement est décidé à prendre des mesures énergiques.

De Londres, on mande que l'Espagne acceptera les conventions préliminaires du traité de commerce, si elle ne peut obtenir de l'Angleterre des conditions plus favorables. Aujourd'hui a eu lieu l'inauguration solennelle de l'Athènes.

Agitation en Russie

Berlin, 31 janvier, 2 h. 35.

Suivant des nouvelles de Saint-Petersbourg, l'agitation agraire continue dans les gouvernements de Pskov et de Vitebsk, malgré les nombreuses arrestations qui ont été opérées.

On dit que l'irritation parmi les paysans de Vitebsk a atteint un degré tel que le gouverneur s'est vu contraint de la nécessité de télégraphier à Saint-Petersbourg pour demander le retrait des troupes envoyées à Vitebsk, vu qu'une collision est imminente dans la cas contrain.

Des appels, adressés aux classes instruites de la Russie-Blanche ont été affichés récemment dans les principales villes de cette province, appelant ouvertement les populations à prendre part à la lutte contre l'absolutisme.

L'état de siège en Autriche

Vienne, 31 janvier, 5 h. 20.

Le gouvernement autrichien a jugé bon de suivre l'exemple donné par le gouvernement allemand, au lendemain des attentats de 1878, en proclamant l'état de siège restreint. La Gazette officielle de Vienne publie deux ordonnances ministérielles en vertu desquelles le jury est suspendu et des dispositions exceptionnelles sont mises en vigueur relativement aux lettres suspectes et aux imprimés dangereux.

L'emprunt et l'occupation

Londres, 31 janvier, 8 h. 45.

Les commissaires de la Caisse de la dette publique d'Egypte protestent, dans une lettre rendue publique, contre le nouvel emprunt Rothschild, en se basant sur les arguments suivants :

Conformément à l'article 17 de la loi de liquidation, le gouvernement égyptien est autorisé à emprunter jusqu'à concurrence de deux millions de livres sterling, en compte courant. Or sur cette somme, onze cent mille livres ont déjà été empruntées, et le nouvel emprunt absorberait juste le solde légalement permis.

Les commissaires déclarent que l'emprunt projeté ne peut se faire en compte courant, car il serait contraire à la loi internationale de liquidation.

On sait que deux cent mille livres du nouvel emprunt sont destinées au rachat d'une vieille dette des chemins de fer, quatre cent mille seraient employées à indemniser celles des victimes de la récente insurrection dont les réclamations portent sur des sommes inférieures à deux cents livres, tandis que le reste serait affecté aux besoins de la campagne du Soudan.

Le gouvernement anglais a allégué les dépenses de l'Egypte, qui ne paiera plus désormais que 101 francs par mois et par tête pour l'armée d'occupation, dont l'effectif ne doit pas dépasser, dans ces conditions, 10,000 hommes. Le surplus des dépenses est assumé par l'Angleterre, qui gère également sa charge les frais résultant d'un effectif plus nombreux.

Le général Baker

Londres, 31 janvier, 11 h. 35.

Le général Baker est sorti de Souakim à la

tête de 2,000 hommes et est allé camper à quatre lieues de la ville, à Memhsed, où il a été attaqué par les insurgés, auxquels il a infligé une perte sérieuse.

Malgré un renfort de 2,000 hommes, le général Baker n'a pu continuer sa marche sur Sinkat et Tokar, Messadaglia-Bay n'ayant pas encore réussi à détacher quelques troupes importantes de la cause du Mahdi, bien que des avantages pécuniaires considérables leur aient été offerts.

La santé de l'empereur Guillaume

Berlin, 31 janvier, 4 h.

Profitant du beau soleil de printemps, l'empereur Guillaume a repris aujourd'hui ses promenades en voiture découverte. Le vieux monarque est complètement rétabli, et les milliers de promeneurs qui l'ont rencontré dans cette première sortie constatent que sa récente indisposition n'a pas laissé la moindre trace.

## L'AUTORITÉ

Rassurez-vous, il ne s'agit pas de M. Jules Ferry ! C'est uniquement d'autorité littéraire que j'entends m'occuper aujourd'hui. L'autorité, ou ce qu'on appelle ainsi en littérature et en art, est une chose généralement déplaisante, agaçante et, si possible, qui va me servir à poursuivre et à préciser certaine idée que j'ai sur la camaraderie et la réclame. J'en ai déjà parlé ici tout récemment avec la modestie qui me convient ; mais j'ai vu, à divers signes et il m'est revenu de plusieurs côtés, que cette invasion et cette mutuelle de l'enseignant dans le monde des lettres commencent à irriter au même à affliger des esprits supérieurs ; j'ai su que j'en étais pas le seul à réclamer contre la réclame, chéris. C'est pourquoi j'éprouve le besoin de protester contre le rôle que l'autorité y joue, et contre la part très importante qu'elle y prend.

Il va sans dire que je ne fais pas de l'autorité ni en politique ni en critique. L'autorité, qui suppose la discipline, ou au moins le respect, c'est notre thème à nous, même dans cette république des intelligences dont la liberté sera toujours la première et la plus facile vertu. Sans admettre qu'on jure sur la parole d'un maître, et encore moins qu'on divinise un poète quelconque, avec cette imperieuse que vous savez, au point que Victor Hugo pourrait dire, à l'heure qu'il est, comme tel empereur romain : « Je sens que je deviens dieu ! nous avons un penchant très réel à nous incliner devant le génie. Aussi bien n'est-il pas donné à tout le monde d'avoir de l'autorité. On n'obtient ordinairement ce privilège qu'après une longue suite d'efforts, au cours ou même à la fin d'une existence consacrée tout entière à la culture de l'art désintéressé ; ou encore par un coup d'éclat, après un vrai triomphe, une vraie plume, un vrai livre, et aussi par un propos, par une publication de circonstance, moyen inférieur, qui ne peut guère se prolonger, se renouveler, et dont la réussite peut devenir un fardeau.

Dans ce dernier cas, l'autorité n'a point toute sa valeur ; il y entre de la vogue et du racor, presque de l'iniquité. Parfois, beaucoup d'apologie y a suffi. On citerait aujourd'hui tel critique à peu près épuisé et oublié, cantonné dans une spécialité presque invisible, où il s'essouffait à de rares intervalles sur des phrases tourmentées et des idées alambiquées, qui a joué pendant un certain temps d'une immense réputation. Il devait cette renommée extraordinaire à ses coups de massue qui avaient donné au public, voire aux confrères, l'illusion d'un homme fort. Et Gustave Planche lui-même, dans le même genre, qu'est-il devenu ? Il est devenu mort et oublié. Il avait été célèbre. Inconsciemment l'autorité lui a quelquefois écrit des écrivains ou des juges qui ne la méritent pas. C'est une loi de décadence, c'est l'imperfection et l'incertitude nécessaires des choses humaines. Il n'en reste pas moins vrai que l'autorité est une chose bonne en soi, et qu'il est désirable, même dans le domaine indépendant où nos plumes s'agitent, que quelqu'un en ait, autrement dit qu'elle se marie quelquefois, dans une très légitime union, avec la talent.

J'ajoute qu'elle est souverainement utile à ceux qui la possèdent. Ils peuvent en faire profiter le petit monde de thuriferaires qui grouille autour d'eux, poser ceux qu'ils flattent, improviser quelques réceptions et des célébrités. Récompensez-les, ils ont le pouvoir d'anéantir un adversaire, de tuer un débutant, et on ne voit pas toujours qu'ils s'en soient fait faute. Janin et Sainte-Beuve, pour ne parler que des disparus, n'avaient-ils pas ainsi un certain nombre d'assassins sur la conscience ? Et pas le moindre remords que je sache ; au contraire. Ils avaient agi dans la plénitude de leur droit, et il n'aurait pas fallu leur chercher chicane là-dessus, car ils vous auraient prouvé, en vous adjoignant à leur carnage, qu'ils étaient dans le cas de légitime défense, et que, quand on a de l'autorité, c'est pour s'en servir.

\*\*\*

Vous voyez que je ne méconnais pas les avantages de l'autorité ; vous voyez surtout que je ne conteste pas sa puissance. Il n'y a pas d'arme pareille entre les mains d'un duelliste adroit. Elle vivifie qu'elle asphyxie à volonté ce qu'elle touche. Elle perd ou ressuscite, comme dit le poète, et on s'en rend bien compte, car nous observons chaque jour, parmi les jeunes écrivains (j'en connais dont le nom chatouille ma plume), un penchant plus marqué à se mettre sous sa protection, et à flatter ses caprices, pour obtenir la permission de grandir à son ombre. J'en sais qui passent leur temps à s'écouter, à se faire maintenir la paix entre les gens de lettres, et à arranger à l'amiable leurs petites querelles journalières, espérant de cet

office quelque petite récompense, ou commission, un jour ou l'autre. On m'en cite un dont le métier est encore plus spécial, car il ne travaille que dans le gros ; il pourrait écrire sur sa carte : X... *raccommode les académiciens brouillés*. Il ne raccommode pas de pauvres diables sans autorité et sans crédit.

Cependant un homme, un académicien, un lettré qui a eu de l'autorité autant qu'écrivain peut en avoir, me disait un jour, en manière de boutade : « N'avez jamais d'autorité ! » Et comme je lui répondais, entre les dents que j'y arriverais sans effort : — Eh bien, tant mieux pour vous, ajoutait-il avec une sorte de rage ; pas d'autorité ! jamais d'autorité ! L'autorité, c'est la mort des lettres !

Il s'exprimait ainsi à la suite d'un grand article qu'il venait de publier dans un journal très lu et où il avait vanté un grimaud ; ce qui lui faisait dire, avec des saccades de colère recrudescence : « L'autorité, c'est l'obligation de dire majestueusement des bêtises ! » Et il reprenait encore : « Alceste n'avait aucune autorité, autrement il ne se fût jamais permis de renvoyer au cabinet le sonnet d'Oronte. »

Philinthe, au contraire, était un critique en vue, qui avait de l'autorité, et voilà pourquoi la polémique, la justice même, lui faisaient un devoir d'être un vil complaisant, de louer des sottises, d'admettre enfin un arrêt qui, dans sa bouche, eût été un arrêt de mort.

Le fait est qu'il devient assez difficile, quand on se sent de l'autorité, d'exprimer sa pensée tout entière et jusqu'au bout ; elle porte tort ! Si vous êtes un honnête homme, irez-vous désespérer un apprenti même incapable ? Si vous êtes un homme bien élevé, irez-vous, d'un seul mot, sincère, mais qui devient gros en tombant de vos lèvres, froisser vingt amis ? déconcerter mille lecteurs ? Oseriez-vous jamais rompre en visière à une réputation faite, à une admiration reçue ? Voici, par exemple, cette *Dame aux Camélias* qu'on vient de reprendre avec tant d'éclat. Supposez qu'un critique qui a de l'autorité n'y pense pas tout le bien que tout le monde en dit. Supposez, par impossible, qu'il n'y voie, en cherchant bien, qu'une œuvre médiocre, d'un niveau tout à fait subalterne, tout juste intéressante pour une certaine candeur de sentiment, par une certaine fleur de poésie, plus maladroite que fraîche. Dieu sait que ce n'est pas moi qui parle ainsi. A mes yeux, la *Dame aux Camélias* est un chef d'œuvre précisement parce qu'elle renferme un grain de poésie, parce qu'elle a vu le jour dans un temps où Alexandre Dumas faisait encore des vers.

Je suis bien sûr qu'il n'en fait plus maintenant, et qu'il ne le fera plus jamais. Jamais, cette élégie dramatique. Supposez, quoi qu'il en soit, un amateur, un critique à qui elle déplaît, et qui n'y aperçoit rien de distingué et très sincèrement qu'une mauvaise pièce. Aura-t-il le droit et le pouvoir de le dire ? Oui, si c'est un écrivain sans conséquence. Non, si c'est un gros bonnet. Et, en fait, qu'arrivera-t-il ? L'écrivain sans conséquence le dira peut-être ; le gros bonnet ne le dira pas. Voilà l'autorité !

On ne veut pas la compromettre, on ne veut pas l'exposer aux discussions, et le droit qu'arrogent le premier et le second venu de se prononcer avec franchise sur un ouvrage de l'esprit, les trois quarts du temps elle ne vous le donne pas, elle vous l'ôte. On craint d'être appelé homme à paradoxes et fantaisies, envieux et pédant ; on redoute la coterie qui vous accusera de jeter injustement et brutalement le poids de votre autorité dans la balance, pour égarer l'opinion et perdre l'œuvre. En un mot, on estime, en se repliant sur soi-même, qu'on a passé l'âge d'être sincère et hardi.

C'est pourquoi le lettré colérique dont j'ai parlé concluait ainsi en parodiant fort prosaïquement le grand Corneille :

Prez Dieu de n'avoir jamais d'autorité,  
Pour conserver encoir quelque vérité.

MINORA

## LA DERNIÈRE AUX MORTAGNAIS

Mes chers électeurs,

C'est toujours avec un nouveau plaisir que je me retrouve parmi vous. Vos suffrages ne m'auraient jamais manqué, si je ne vous avais, le premier, donné l'exemple de l'indifférence. Cet exemple, vous le suivites ; et, une fois, vous m'envoyâtes m'asseoir... mais pas sur les bancs de la gauche, où j'avais l'étrange fantaisie de vouloir porter mon fond de culotte. De ce fond vous fîtes une veste. Je ne vous en veux pas ; ne m'en veuillez pas davantage !

Me revoyez donc, sollicitant un petit coin dans votre conseil général. Ma profession de foi est fort récente pour qu'il soit utile de la recommencer. J'ai fourré mon aigle dans ma poche et sur mon aigle, mon mouchoir... rouge !

Non pas que la république me paraisse le gouvernement idéal. J'en pense un peu, là-dessus comme J.-J. Weiss ! Vive la République, puisqu'elle est ! Nous crierions avec la même logique — et plus de raison : Vive l'Empire ! ou : Vive la Royauté ! si il ou elle était.

A l'heure actuelle, cette forme de gouvernement, dont le doux vieillard de l'Elysée est le chef, gagerait beaucoup à l'adjonction des honnêtes gens. C'est vous dire que je me tiens pour un honnête homme, et aussi que les honnêtes gens manquent à la République. Ne craignez pas, d'ailleurs, que mon concours puer sur la consolidation de la République. Vous m'avez élu, mais je ne lui promets qu'un appui branlant. Je ne vous engagerais pas, mes chers électeurs, plus loin que je ne m'engagerais moi-même. Entre le manche et le balai, je continuerais à me ranger du côté qui me paraît le plus sûr ; dussé-je parcourir le cercle entier des opinions politiques.

Le nom que je porte n'est-il pas comme le garant de ma versatilité ? Tournez-vous ! Je tourne, et je m'efforce de tomber à pic ! Vous me direz que ma dernière volte m'a laissé sur le carreau ; mais je serais bien à manger du tréfilé si je vous en gardais mauvais cœur.

Car qu'est la politique, sinon un besogne japonais ? Les malins jouent selon la couleur qui tourne. Tel s'acharne après les rois, tel s'acharne après les rois. Voyez à l'as ! Bonaparte jeta par la fenêtre

les Cinq cents, et César évoque éternellement le souvenir du Rubicon.  
Rubicon !... c'est ma couleur... et voilà pourquoi je me donne à vous comme un bon rouge, encore que je

TOURNEPIQUE.

Pour copie conforme :

PICK

## LES MORTS D'HIER

M. GAUTHIER DE RUMILLY

Le Sénat vient de perdre son doyen d'âge, le vénérable M. Gauthier de Rumilly, qui présida régulièrement toutes les premières séances du Sénat depuis 1876.

Cette année-ci il fut remplacé par M. Carnot, et tout aussitôt on conçut des inquiétudes sur la santé du doyen, qui éprouvait une joie d'enfant à assister les assemblées législatives et s'en acquiesçait, du reste, avec une grande impartialité et une connaissance suffisante du règlement. Ses petits discours d'inauguration étaient les bienvenus pour leur bonhomie et leur sagesse ; le bon Nestor ne craignait pas de recommander au Sénat une plus grande parcimonie dans le vote des crédits et du budget ; il faisait le compte des travaux accomplis et de ceux qui devaient occuper la nouvelle session ; rien n'y manquait, et quand il avait fini, on n'avait rien entendu, mais on applaudissait néanmoins. C'était une politesse bien due à ce vieux soldat du parlementarisme.

Grand, un peu fort, avec ses cheveux blancs ramenés sur le haut de la tête, à la mode de 1830, et sa figure rasée, le doyen d'âge du Sénat ne faisait point mauvaise figure.

Louis Madeleine-Claire-Hippolyte Gauthier de Rumilly, était né à Paris le 8 décembre 1792. Il se fit inscrire en 1813 au barreau de Paris, et, quoiqu'il appartint à une famille dévouée à la monarchie, les idées libérales trouvaient un facile accès auprès de lui. Il eut la bonne fortune pour un jeune avocat d'avoir à défendre une cause célèbre : il fut le défenseur des sergents de la Rochelle. Ce fut la note dominante de toute sa vie, et dès lors on ne l'appela plus que « l'illustre défenseur des sergents de la Rochelle ». Il dut aux sergents de la Rochelle toute sa carrière politique.

Elu député par la ville d'Amiens en 1831, il y siégea jusqu'à ce que la Législative l'appela au poste de conseiller d'Etat. L'Empire lui fit de longues vacances, et il ne reparut sur la scène politique qu'en 1871, à l'Assemblée nationale, dont il présida la première séance en sa qualité de doyen d'âge.

C'est M. Masson de Morfontaine qui devient aujourd'hui doyen d'âge du Sénat. Ensuite viennent, par rang d'âge : MM. Kolb-Bernard, Adam, Carnot et Victor Hugo.

NEPHALI MAYRARGUES

Une physionomie bien parisienne et toute sympathique vient de disparaître. Qui n'a pas connu Mayrargues, ou plutôt Nephali, comme chacun l'appelait familièrement par son prénom, témoignage manifeste de la sympathie qu'il inspirait à tous ? Aussi est-ce avec une stupefaction, mêlée de tristesse, que nous avons appris, hier dans la journée, qu'il n'était plus, et que cette main qui lui tendait si franchement et si volontiers, et que chacun aimait à serrer, était maintenant éteinte et glacée. C'est qu'en effet, dans le monde de la Bourse où l'appelaient chaque jour ses affaires, comme dans le monde des artistes, dont il aimait la vie parce que sa nature enthousiaste en faisait un véritable artiste, Mayrargues ne comptait que des amis, et ce n'était ni mieux, des amis sûrs. Que de gens n'a-t-il pas obligés, qui n'oublieraient jamais sa proverbiale servilité ? On pouvait avoir un ami plus intime, on n'en avait pas un plus sûr.

Mais tout ce que la franchise n'existent loyalement, toute cette confiance, de souvenir, plus maintenant qu'à l'éta. C'est de souvenir durable pour nous, comme pour tous ceux qui l'ont connu et aimé. Mercredi soir, il avait dîné gaiement au milieu de sa charmante famille, dont il était si fier, qu'était venue renforcer la présence de quelques uns de mes. On l'avait même plaisanté sur la goutte dont il se plaignait et dont il était le premier à rire. A dix heures et demie, on se séparait en se donnant rendez-vous pour le lendemain, et, quelques instants après, il expirait au milieu d'une syncope, sans que personne ait eu le temps de lui porter secours, secours bien inutile d'ailleurs, hélas !

Car ce pauvre Nephali souffrait depuis longtemps d'une maladie de cœur, maladie qui ne pardonne pas, et que n'avait pas peu contribué à empirer la mort d'un fils unique, survenue il y a près de quatre ans, et qu'il adorait. Il s'était éteint presque sans souffrance, et à présent, étendu tout habillé sur son lit, on dirait qu'il repose, tant sa physionomie a conservé de calme, cette bonté et cette sérénité qui l'accompagnaient partout.

On citerait par centaines des exemples de sa légendaire générosité. Un entre autres : La guerre ne fut pas plus tôt déclarée, en 1870, qu'aussitôt, préoccupé du sort de tous les siens, il envoya sa famille en province pour qu'elle fût complètement en sécurité.

Puis le siège de Paris ne devenant que trop certain, il avait fait dans son appartement de la rue Labruyère d'amples provisions de toute sorte. Il se doutait bien que tout le monde n'aurait pas, dans son entourage intime, cette sage prévoyance et que les vivres venant à manquer, ses amis seraient bien aises de trouver quelqu'un qui eût pensé à eux. Ce fut en effet ce qui arriva, et pendant près de quatre mois il se plut chaque jour à réunir autour de lui, à sa table, ses intimes, parmi lesquels le compositeur Guiraud, Jules Noriac, Carvalho, Férét, Gaudemar, William Busnach, etc. Au milieu du deuil de tous les

cours français, il eut du moins la joie de

pouvoir obliger ses compagnons du Siège. Mayrargues était le gendre de Cormon, l'auteur dramatique bien connu, ancien directeur de la scène à l'Opéra, et par conséquent le beau frère du jeune peintre Cormon, un artiste qui compte déjà de beaux succès aux derniers salons, et qui a passé la journée d'hier à faire du pauvre Nephali un crayon dont la ressemblance est vraiment frappante.

Son frère, M. Alfred Mayrargues, dont la douleur est navrante, ne compte, comme lui, que des amitiés et des sympathies à Paris. Homme d'esprit, de cœur, de savoir, il a fait l'éducation d'un des Rothschild, et il est resté l'un des amis de cette grande maison.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, rien n'est encore décidé pour les obsèques de notre ami. Il est toutefois probable qu'elles seront fixées à dimanche. Si tous les amis que comptait Nephali s'y donnent rendez-vous, il y aura une véritable foule.

LOUIS LAMBERT

## Bloc-Notes Parisien

Fête à Folembray

Mardi 29. — Les fanfares de Folembray, sonnées par les trompes de l'équipage, nous accueillent joyeusement. On n'est pas encore en vue du château que déjà son accueil vient au-devant des hôtes. De la station de Chauny à Folembray, un train spécial nous a conduits. Là, landaus, chars à bancs, breakes, voitures de toute sorte, chevaux de selle. La bande élégante arrive gaiement : M. et Mme de Taisne, le comte et la comtesse de Jaucourt, le duc et la duchesse de Lesparre, Mme Bowes, comte et comtesse de Chelles, M. et Mme d'Andiffret, M. et Mme Thouvenin, M. Calderon, baron Calvet Rogniat, M. Standish, docteur Albert Robin, comte de Ségur, M. Paul Deschamps, M. Albert Abeille, M. Christian de Berckheim, comte Jacques de Bryas, M. Jacquet, comte de Kergrat, marquis de Massa et... votre serviteur.

La baronne de Poilly nous reçoit comme elle sait recevoir, avec ses deux fils le comte de Brigue et le marquis du Hallay, héritiers de l'affabilité materielle. Folembray, pas à décrire. Connait-on, archiconnu, ou l'on ne connaît rien de rien. Depuis deux siècles, les verreries de Folembray sont célèbres. Pas venu pour elles. Comme point de vue, les admirables ruines du château de Coucy. Le château, construction moderne, deux étages, douze fenêtres de façade. Pas de préoccupation du style à l'extérieur ; tout pour l'intérieur, qui est idéal de raffinement confortable.

« Mes chères ! Le dîner est pour sept heures et demie. On n'a que le temps de se faire beau. L'habit rouge est de rigueur pour les hommes, bien entendu, avec la culotte et les bas de soie noire. L'habit noir ferait dissonance. Bon pour les maîtres d'hôtel, l'habit noir !

Une note de belle humeur générale. Cela se respire dans l'air de Folembray. Les femmes en toilettes de bal. Assaut d'élégance, où il n'y a pas de vaincus. Jeugal. A noter l'habit rouge des deux frères Brigue et du Hallay, plus foncé que celui des autres, revers de satin gros vert. C'est la couleur de leur équipage. Tous les matins, le comte de Brigue fait classiquement le bois avec ses limiers.

Un habit de drap marron : le duc de Morny. L'habit est bien porté et a porté. On l'a proclamé chef d'œuvre, et le jeune duc plus que jamais roi du chic, ou du pschitt, ou du tschouk, ou du v'lan.

Salle à manger tout en fleurs ; couvert merveilleux ; pas de description ; il fait faim. Dîsons, causons, flirtons, rions.

Après le dîner, quelques tours de valse. Ces dames remontent de bonne heure. On se réserve pour le lendemain.

Les hommes s'attardent au billard ; causerie et cigares exquis.

Mercredi 30. — Chacun prend son vol le matin. Liberté pour chacun de suivre son inclination. Quelques jolis laisants prennent un galop sur la route de Folembray à Coucy. Les dames se promènent dans le parc, et, habits du matin, sans défiant, valent un long poème.

Après déjeuner, *lawn-tennis for ever*. On ne parle que des promesses du spectacle du soir.

Jacquet a dessiné un délicieux programme, sur lequel on lit :

Histoire du vieux temps

Scène en vers, par M. Guy de Maupassant  
Personnages :  
Le marquis... Baronne de Poilly  
Le comte... Prince Karageorgewitch

La Guzla de l'émir

opéra comique en un acte, par Jules Barbier et Michel Carré, musique de Théodore Dubois  
Personnages :  
Babou, marchand... MM.  
de babouches... Marquis Rabat de Sauvagnac  
Hassan, émir... Comte de Brigue  
Fatmé, pupille de...  
Babou... Mme Reyntiens  
Le Cadi... Prince Karageorgewitch  
Deux hommes de justice.

Madame est couchée

Comédie en un acte, par MM. Eugène Granger et Victor Bernard  
Personnages :  
Chaponnier... Duc de Morny  
Joseph, domestique... Stany Orber  
Georgette, femme de chambre... Comtesse de Brigue  
Une dame en domino, personnage muet.

Le lever du rideau est pour neuf heures. A neuf heures moins un quart, les strapons aussi rares que nombreux les diastants. Coucou d'œil de la salle ravissant ; ces habits de couleur vive réhabilitent décidément le sexe tiré laid. Les dames sont venues en voiture, car le théâtre couvert en chaise est à cinq cents mètres du château, dans le parc. Pourquoi pas s'y rendre en chaises à porteurs du bon vieux temps ?

C'est un vrai théâtre avec scène machinée dans les règles. On jouera-là des pièces à trucs, des farces, quand on voudra. Mais, à trucs, la baronne est artiste, lettrée ; elle aime les vers, la poésie, la musique et la gaieté ! Pas de poésie d'ailleurs de trop sacrifier à la mise en scène sur la scène, quand le public des loges, des balcons, des fauteuils d'orchestre se charge de la féerie dans la salle.

Le proverbe en vers de Maupassant, sentimental et spirituel, joué en costume de la Restauration, très exactement reproduits sur les gravures de modes de 1825, met en vive lumière la baronne et le prince. Diction fine, colorée, ni trop lente, ni trop rapide. C'est l'histoire d'un vieux balser perdu et retrouvé entre un gentilhomme et une belle dame. Il ne sont plus jeunes, jeunes, mais ils l'ont été dans un temps où il paraît que la jeunesse était plus jeune qu'à présent. Qu'est-ce que nous serons alors, quand nous serons vieux pour de vrai, à notre tour ?

Il faut entendre la marquise... non : la baronne — la baronne ou la marquise, c'est tout un, — raconter avec un accent de mélancolie bien senti l'histoire de son cœur !

Ah ! vous trouvez la femme insensible ; elle saute de caprice en caprice ; allez, c'est votre faute. Elle pourrait aimer ; mais, vous l'en empêchez. Le premier amour qui